

JEAN-LUC LAGARCE

**Derniers remords
avant l'oubli**

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Cette pièce a été publiée pour la première fois en 1988, sous forme de tapuscrit (n° 50) par Théâtre Ouvert (Paris).

Elle a été créée à Beauvais en décembre 1998, dans une mise en scène de Sophie Duprez-Thébault.

PERSONNAGES

PIERRE, 42 ans.

PAUL, mari d'Anne, 38 ans.

ANNE, épouse de Paul, 34 ans.

HÉLÈNE, épouse d'Antoine, 42 ans.

ANTOINE, mari d'Hélène, 43 ans.

LISE, fille d'Hélène et Antoine, 17 ans.

© 2003, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

Quatrième tirage : sept. 2011

ISBN 978-2-84681-063-0

L'action se passe en France, de nos jours, un dimanche, à la campagne, dans la maison qu'habite aujourd'hui Pierre et qu'habitèrent par le passé avec lui Hélène et Paul.

PIERRE. – Je suis content. Tu vas bien ? Vous allez bien ? Est-ce que vous allez bien ?

PAUL. – Je pensais que nous arriverions avant vous.

HÉLÈNE. – C'est Antoine, lui là, Antoine. Il est mon mari.

ANTOINE. – C'est-à-dire... la route est bonne, nous avons bien roulé, elle se souvenait parfaitement du trajet, rien n'a changé, elle trouve que rien n'a changé...

PAUL. – C'est Anne. C'est Pierre.

LISE. – Je m'appelle Lise.

ANNE. – Bonjour. On se connaît, c'est idiot. Vous devez vous souvenir, je me souviens parfaitement de vous, ne sois pas idiot, tu ne vas pas nous présenter l'un à l'autre, vous devez vous souvenir.

PIERRE. – Non.

LISE. – Je suis leur fille, la seconde fille, leur fille, eux deux, là.

ANTOINE. – Antoine. Je suis très content.

PAUL. – Ah, oui, excusez-moi, je vous demande pardon.

ANNE. – Je suis venue, mais c'était il y a de nombreuses années...

PIERRE. – Je ne me souviens pas, je vous le répète, on ne peut pas se souvenir de tout.

PAUL. – Paul. Enchanté.

ANTOINE. – Antoine, le mari d'Hélène. Le père de la fillette.

PIERRE. – Ah oui, enchanté, c'est ce que tu as dit ? Enchanté, Pierre. Quelle fillette ?

LISE. – Moi.

PAUL. – Laisse-le, s'il dit qu'il ne se souvient pas, il ne se souvient pas.

HÉLÈNE. – De toute façon, il roule trop vite.

ANNE. – Ce n'est pas très bien élevé.

PAUL. – Ce n'est pas son genre.

ANTOINE. – Je ne roule pas trop vite, je roule.

LISE. – Je ne suis plus une fillette.

(...)

PAUL. – Tu parles le premier. C'est ce que nous avons convenu, c'est mieux, nous préférons t'entendre ; c'est ce que nous avons convenu. Nous avons convenu ça ?

HÉLÈNE. – Oui. Je préfère.

PIERRE. – Moi ? Pourquoi moi ? Je ne comprends pas. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je ne savais pas, non, il n'y a pas de raison. Je n'ai pas très bien entendu, pas très bien compris, saisi. Ce n'était pas prévu, cela n'était pas prévu, et je n'ai rien préparé ; et aussi, il faut que vous entendiez cela, aussi, oui, je n'ai rien à dire, pas maintenant, aussitôt, pas aussitôt. Cela ne va pas commencer.

C'est vous, toi et elle (si je me trompe, vous m'arrêtez), c'est vous deux qui souhaitiez, qui avez souhaité, expressément, cela ne pouvait pas attendre, ce dimanche-ci, tout le monde, vos familles, immédiatement, c'est vous qui souhaitiez qu'on se voie, qu'on se parle, qu'on se revoie et que nous réglions nos affaires, l'argent, mettre tout cela à jour, cette maison, cet endroit, la part de chacun. Je ne me trompe pas. Je me trompe ?

Ce n'est pas moi. Pourquoi moi ? Je n'ai rien demandé (le moins qu'on puisse dire), je n'ai rien demandé du tout. Je pensais que vous alliez m'expliquer. Je ne vais pas entamer la conversation, c'est ce que tu as dit ? Entamer les choses, le débat, parler, qu'est-ce que vous voulez ? C'est ce que vous voulez ? Vous plaisantez, je ne veux rien, je ne voulais rien, tout peut rester en l'état, cela, moi, cela m'est bien égal. Le mieux est que vous m'exposiez votre idée. Vous avez bien une idée sur la question ? J'ai cru comprendre

que tu voulais vendre ? Elle veut vendre, tu as compris comme moi, elle souhaite que nous partagions en trois tout ceci, c'est cela, j'ai saisi l'essentiel ? Vendons et n'en parlons plus. Vendons. C'est cher ?

HÉLÈNE. – Ce n'est pas cela, ne dis pas cela. Nous pouvons réfléchir. Rien n'est fait, rien ne se décide, et c'était une simple proposition...

PIERRE. – Oui. De toute façon, et puis de toute façon (je ne vais pas vous épuiser, tout est déjà réglé), de toute façon, ce n'est pas à moi d'expliquer les choses, je ne saurais pas, c'est loin, immensément loin...

(Il rit.)

Je ne voulais pas être désagréable, je suis très content de vous revoir. C'est vrai. Je l'ai dit ?

C'est loin, très loin, et je n'ai pas la mémoire des chiffres, la sordide mémoire des chiffres, il sera question de chiffres, je suppose, je ne saurais pas. Très franchement, cela m'est bien égal. Je ferai, je l'ai dit, je l'ai tout de suite dit, lorsque tu m'as appelé (si ce n'est pas vrai, si c'est un mensonge, tu peux me contredire), lorsqu'il m'a appelé pour dire tout ça, le fait que tu veuilles vendre, tu peux lui demander, je n'ai pas hésité : je ferai ce que l'on m'ordonnera, je signerai ce qu'il y aura à signer (il y aura des papiers à signer, laisser quelques traces d'un jour comme celui-ci), et après nous n'en parlerons plus. Je suis d'accord sur tout.

HÉLÈNE. – C'est idiot. Tu vas poser des problèmes. J'étais sûre qu'il poserait des problèmes, qu'il ferait des histoires. Je l'avais dit. Je te l'ai dit. Ce n'est pas vrai ? Ne dis pas que je ne te l'ai pas dit. Je l'avais

prévu, c'était prévisible, c'était tellement prévisible, faire des histoires, parler pendant des heures – et ceci et cela, et le contraire encore – on le retrouve tel qu'en lui-même, tu n'as pas changé, taciturne et compliqué.

PAUL. – Attends, Hélène, attends, ne partez pas de cette manière, j'explique. On ne fait que parler. Ne commencez pas.

PIERRE. – Qu'est-ce que c'est que ça ? Le mot qu'elle vient d'employer, ce que tu viens de dire, l'expression, là ? Je n'ai pas ouvert la bouche, vous êtes à peine arrivés, je n'ai pas encore ouvert la bouche, le son de ma voix vous ne l'avez pas entendu, cela commençait à peine et aussitôt, elle dit cela, que je suis taciturne, c'est exactement cela, j'ai très bien compris, très bien entendu.

Pourquoi dis-tu cela ? J'aimerais autant que tout ceci se passe bien, sans anicroche, je préférerais cela, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, c'est mieux pour tout le monde, nous réglons cette affaire d'argent puisque vous y tenez, puisque c'est tellement important, mais chacun reste à sa place. Tu ne commences pas !

Je n'ai jamais été taciturne, pourquoi dire ça ? Et de moi, et avec cette moue spéciale.

« Taciturne. » Pourquoi a-t-elle dit cela, tout de suite, immédiatement, elle emploie des mots, elle n'a jamais su pourquoi, taciturne cela ne s'applique pas du tout à la situation. Pourquoi dis-tu cela ? Tu dis ça comme ça ? Ce n'est pas à moi de commencer, c'est tout.

Je n'ai rien à dire. C'est ce que je souhaite vous faire entendre.

Je ne suis pas au courant, l'argent, je m'en souviens à peine, nous ne tenions pas de comptes, « qui mettait quoi », la part de chacun, ce n'était pas mon fort, « dans nos manières », autant que je me souviens, et pour ma part, « quant à moi », moi, je n'ai pas changé.

Ne commence pas à dire que je fais des histoires, je suis peut-être, bien au contraire, je suis peut-être la personne, l'homme, la personne exactement, je suis certainement la personne qui fait (qui fasse ?), qui fait le moins d'histoires. Tout le monde sait ça. Paul sait ça, tu sais ça, Paul, je ne fais pas d'histoires. Cela a toujours été. De nous trois, prenons « nous trois », de nous trois, si vous voulez bien l'admettre et vous souvenir, de nous trois, je suis le moins compliqué, je suis le plus conciliant, vous ne vous en êtes peut-être jamais rendu compte – seulement jamais rendu compte – mais je suis et ai toujours été le plus conciliant, de ces gens dont on dit qu'ils sont arrangeants, qu'ils déploient des mines, des trésors de diplomatie, exactement cela, tout à fait moi, « déployant des trésors insoupçonnés de diplomatie ». C'est une affaire connue, un aspect de ma personnalité, une évidence. « Taciturne », tout l'inverse !

PAUL. – J'explique. Ce que je voulais, ce que nous avons voulu, ce que nous aurions voulu, les choses ont été conçues ainsi, ce que nous aurions souhaité, donc, Hélène et moi...

Ne lui parle pas de cette manière. Ne vous parlez pas ainsi, de cette manière. Elle a dit cela sans y penser.

HÉLÈNE. – Je n'ai pas dit ça sans y penser. Excuse-moi de te contredire. Qu'est-ce que tu dis ? Pourquoi

dis-tu que j'ai dit cela sans y penser ? J'ai dit cela en y pensant parfaitement, en le sachant. Il n'a pas changé. Cela saute aux yeux.

PAUL. – Attends. Hélène, s'il te plaît. Laisse-moi lui expliquer. Ce que nous aurions souhaité, Hélène et moi, rien de très long et de très compliqué, et cela partait d'un bon sentiment, bon Dieu, ne vois pas des pièges partout !

Ce que nous aurions souhaité, c'est que tu puisses exposer ton avis le premier, ton opinion, exprimer tes envies. Tu es concerné à juste titre, nous en sommes conscients, tu habites là, c'est ta maison, ta vie aussi et nous ne voulons en aucun cas te bousculer, te mettre devant le fait accompli, agir mal avec toi, « tout ça », tu dois en être assuré.

Ce n'est pas difficile, elle souhaiterait vendre, il y a de l'argent à reprendre, à se répartir, c'est le passé ; mais au fond, nous ne voulons pas te mettre à la porte, tu le sais totalement (non, pas « totalement », parfaitement), tu le sais parfaitement, et il faut que tu fasses du bruit, refuser tout en bloc, tout tout de suite, les principes, nous sommes d'affreux salopards, avides de gain j'imagine et nous te mettrons à la rue.

PIERRE. – C'est émouvant, aux larmes. J'en étais certain.

HÉLÈNE. – Je l'avais prévu. J'en étais certaine.

PAUL, à *Hélène*. – Tu sais toujours mieux !

(...)

ANTOINE. – Et vous, vous êtes Anne, c'est Anne, non, je me trompe, je n'ai pas très bien entendu, la femme de Paul, l'épouse ? Je me trompe. Je me suis trompé ? Anne, c'est cela ? Anne ou Catherine. Catherine ?

ANNE. – Anne. Il y a une Catherine ? Quelqu'un d'autre ?

ANTOINE. – Anne. Bien. C'est bien, oui. Tant mieux. Je dis cela comme ça, « tant mieux », c'est idiot, qu'est-ce que cela fait ? Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Non ?

On m'avait dit votre prénom, je le connaissais, Hélène (elle est ma femme, mon épouse) me l'avait dit.

Catherine, j'ai dit cela comme ça, je ne me souvenais pas, c'est sans importance, une idée qui m'est venue à ce moment-là ; lorsque je vous ai vue, vous étiez là en retrait, légèrement en retrait.

J'imagine que vous n'êtes pas de ces personnes toujours tellement à leur aise lorsqu'elles ne connaissent personne.

Au fond, cela me revient, vous devez ressembler à une fille, une femme, une jeune femme, pardon, excusez-moi, quelqu'un que j'ai connu. J'ai oublié. Nous n'avons jamais été présentés et je mémorise assez mal. Cela me joua des tours. J'ai plein d'anecdotes sur la question : ne plus me souvenir du nom de quelqu'un que je connais très bien, donner le nom de quelqu'un à une personne qui n'est pas très amie avec cette personne, etc., etc., cela ferait un livre.

Bon.

C'est bien, oui, ce que je disais, Anne, ce prénom, oui, j'aime cela, ce n'est pas encore trop fréquent, et

en même temps, vous allez me trouver idiot, c'est presque aristocratique, hein ?

ANNE. – J'imagine, j'ai entendu ça tout à l'heure, vous êtes son mari, Antoine, le mari d'Hélène, de Hélène, elle, là.

Son prénom, je le connais parfaitement, y a-t-il un autre prénom que j'ai plus entendu ces dernières années ? Très franchement, je ne le crois pas.

Catherine, je ne m'y attendais pas. Cela m'a laissée perplexe, cela m'a fait un choc, je n'avais pas prévu et... Cela n'est pas grave.

ANTOINE. – Je disais cela, c'était sans importance. Vous m'êtes très sympathique. Je ne l'ai pas revue, jamais de la vie, cette autre fille, Catherine – elle vous ressemblait à peine, c'est drôle, n'est-ce pas ? – c'était il y a longtemps, n'exagérons pas, de nombreuses années, je n'étais pas marié (évidemment !), avant tout ça...

Antoine, c'est cela, vous ne vous êtes pas trompée, premier coup.

Seconde fois que vous venez ici, ai cru saisir. Belle maison, beau jardin, beaux arbres, cela ne valait rien il y a quinze ans et c'est de l'or ; ils ne s'en doutaient pas, ce n'était pas leur genre, Hélène était très différente d'après ce qu'elle dit, retour à la nature et autres plaisanteries, et aujourd'hui, avec le recul, cela tient de l'investissement pierre, hein ?

ANNE. – On peut voir les choses ainsi, en effet. Ce que vous faites dans la vie, votre métier, Paul m'a dit, il savait, « commercial », je ne me souviens plus, il y a un mot, je suis stupide...